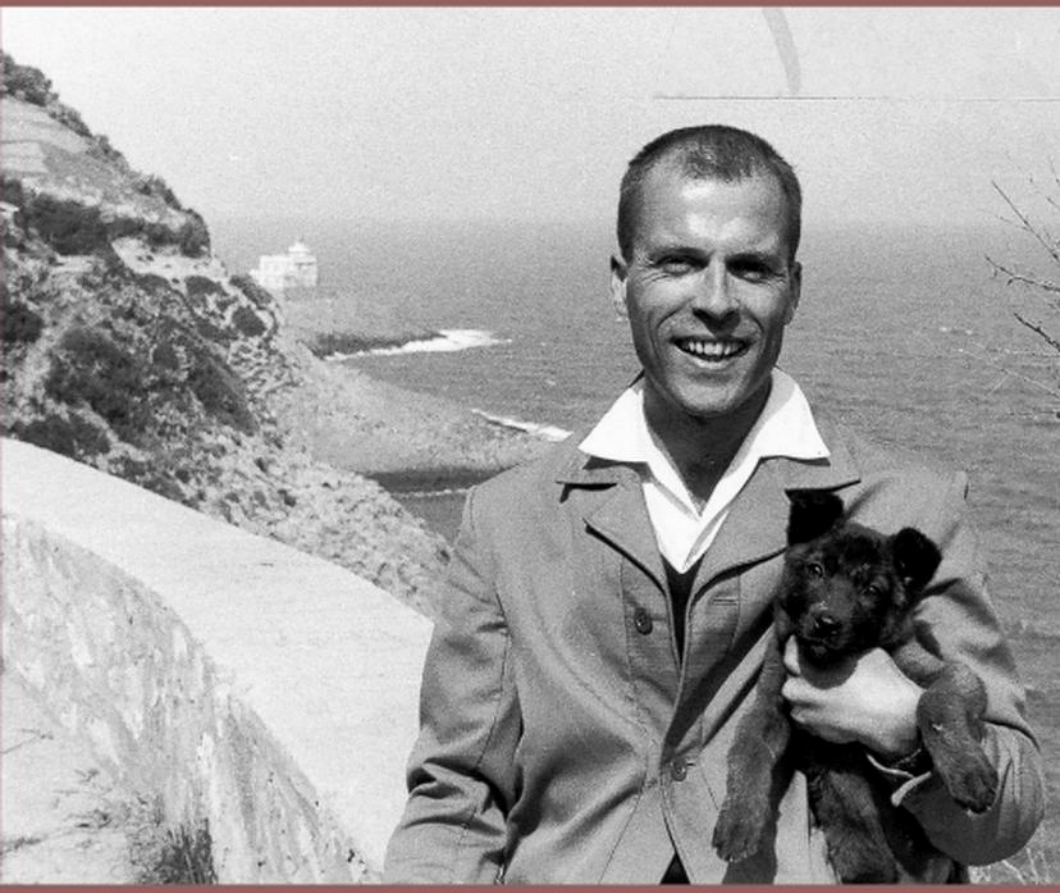
Mon père Jacques Mercier

Fragments d'une vie optimiste



Dany-Jack Mercier

Mon père
Jacques Mercier

Fragments d'une vie optimiste

Dany-Jack Mercier

Independently published

ISBN: 9781712215869

© 2020 Dany-Jack Mercier. Tous droits réservés.

Introduction

Ce livre est écrit en hommage à mon père, Jacques Mercier, né le 12 septembre 1926 à Fresnes-sur-Escaut et décédé à Fréjus le 13 novembre 2019 à l'âge de 93 ans.

J'ai rassemblé des souvenirs que j'avais recueillis en 2012, et j'ai revécu ces passages de vie en les transcrivant ici. Je n'écris ce livre que pour conserver des souvenirs d'une vie bien remplie, au service de l'éducation. Avec le temps, tout s'en va, mais mon père et ma mère seront toujours près de moi.

Mon père était certainement un être réalisé. Il était optimiste et ne s'embarrassait jamais de mauvaises pensées qui finissent par corrompre l'esprit. Il était résolument positif. Il était solide et bon.

Avec les aléas de la vie, il n'a pas été tout le temps présent près de moi, et c'est ma mère qui a souvent dû me prendre totalement en charge. J'ai donc connu mon père en pointillés. Il était toujours bon et radieux pour qui le côtoyait.

Les relations entre mes parents ont fait que j'ai vécu de nombreux déplacements, d'un lieu à l'autre, dans une école pendant quelques mois, puis parti dans

une autre école à l'autre bout du monde du jour au lendemain, en pleine année scolaire. Impossible de se faire des amis dans ces conditions : je devais seulement compter sur moi et sur ma mère. Cela a dû forger mon caractère. J'étais aimé, cela suffisait.

Maintenant je pense à mon père qui n'est plus là pour ses bonnes paroles, ses réflexions sages, sa liberté de pensée, son amour de tout ce qui existe, son émerveillement sur les choses de la vie, son goût pour les livres et les bibliothèques, sa passion pour les sciences, son amour des animaux, sa générosité, son optimisme à toute épreuve.

Merci papy !

St Raphaël, le 26 février 2020

Fragments d'une vie optimiste

Souvenirs de Jacques Mercier

Oncle Jean. Jean, le jeune frère de mon père, est décédé en février 2003. Mon père me disait: « tu as le caractère de ton oncle Jean ». Je ne l'ai vu qu'une seule fois, il y a une dizaine d'années. En le voyant, j'ai cru voir papa tellement il lui ressemblait. L'oncle Jean a participé à la guerre de 39/45, puis a repris l'habit civil et s'est enrichi en confectionnant et vendant des fourrures après la guerre. Le couple employait une douzaine de couturières : tout un immeuble leur appartenant était destiné à la confection. Ils avaient plusieurs succursales à travers la France pour vendre leurs fourrures. Ils ont acheté la moitié des immeubles du centre de Niort. Un enfant d'André et deux d'Albertine ont été militaires.

Puisatier. C'est avec les anciens corses que j'ai appris à construire des puits. Il y avait beaucoup de rochers. Les anciens employaient de la dynamite, mais comme j'étais trop jeune, ils m'éloignaient. Lorsque tu viendras à Fréjus, je te montrerai les deux puits (plus le mien) que j'ai aidé à construire, pour Louis mon beau-frère, et Raymond mon copain. Ils hésitaient à se lancer dans cette construction. En suivant mes conseils, ils se sont lancés. Je leur ai indiqué comment, sans soulever les buses, on arrivait à les placer correctement, en les faisant pivoter. La

première buse à installer est difficile, il faut bien la placer horizontalement. Une fois la première buse installée et au raz du sol on pose la seconde et l'on creuse. Raymond a inventé un système de palans, car nous n'étions que deux pour creuser. Tu seras étonné de voir les puits et de t'entretenir avec mes deux subordonnés. Le poids des buses est important : 225 kg. Les faire rouler demande très peu d'effort, les incliner aussi. On les empile au fur et à mesure que les buses descendent dans le trou.

Jacques & André. Tout à droite leur père Edouard MERCIER, à côté sa femme Marika MERCIER née CONTOUDIS (Photo de 1934).

Calvi 1937. Mon père était gendarme à L'Île-Rousse, et nous allions souvent sur la plage avec d'autres familles de gendarmes. Papa, bel homme, courait avec un collègue le long de la plage pour lorgner les filles. Maman m'ordonnait de suivre papa pour le surveiller. Je ne voulais pas. Je le suivais à distance malgré les signes que faisait papa derrière son dos pour m'obliger à rebrousser chemin. « Je vais te donner une sacrée raclée ! ». Je ne savais plus à quel saint me vouer : maman ou papa ? Je ne comprenais pas. Mais lorsqu'il se mettait à ma poursuite, j'avais des ailes et je me réfugiais vite derrière maman, qui prenait ma défense. Le lendemain la même scène se renouvelait…

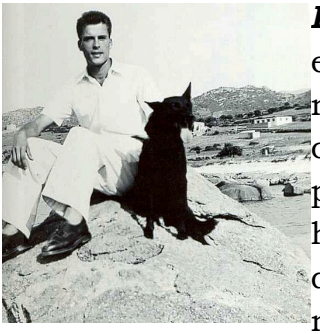
Belgodère 1942. Nous élevions une truie. Elle fut en chaleur. Je devais l'emmener près d'un verrat qui se trouvait dans un champ clôturé à 1,5 km de Belgodère. Avec un seau et un peu de nourritures, j'ai réussi à atteindre la place du village. Les vieux me conseillèrent d'attacher les pattes arrière de l'animal avec l'extrémité d'une corde et de se servir de la boucle en le tapant pour le faire avancer. Je ne voulais pas frapper ma truie, aussi je me mis devant elle et elle me suivit comme un chien au grand ébahissement des anciens. Après trois heures de marche, j'atteignis l'enclos, ouvris le portail, et fis une dizaine de mètres : le verrat me chargea. J'eus le temps de grimper sur un vieil olivier et de ne plus bouger. Le verrat trotta autour de l'arbre en levant la tête, puis obligea la truie à s'écarter de moi, la blessa

avec ses défenses. Je descendis alors de mon arbre. Je me demande encore comment j'ai réussi à grimper. Je sortis de l'enclos et m'installais sur le mur prêt à ouvrir le portail. Au bout de quelques heures je l'appelais : Tchou ! Tchou ! Le verrat l'empêchait de venir. Elle réussit à atteindre le portail. Armé d'un bâton, le frappant sur le museau, je réussis à l'écarter, et nous voilà reprenant le chemin du retour. Mon père qui s'inquiétait est venu me rejoindre en moto. La truie mit bas neuf petits porcelets. L'année suivante, on l'égorgea, pour en faire des saucisses... Que de larmes j'ai pu verser ! J'en voulus beaucoup à mon père.

Belgodère 1942-43. Le quartier général des forces italiennes d'occupation se trouvait à Belgodère au château de Malaspina. Mon père, aidant les résistants corses, a été convoqué au château. Son colonel le nomma adjudant et l'expédia à Piedicroce à une cinquantaine de kilomètres. Maman n'aimant pas la montagne était restée à Belgodère. J'ai rejoint Piedicroce en vélo. La veille il y eut des combats acharnés entre les Allemands de l'Africa Korps qui rejoignaient Bastia pour s'embarquer pour l'Italie, d'une part, et les Italiens aidés par des partisans corses de l'autre. Quand je suis arrivé, les combats avaient cessé et des munitions de toutes sortes jonchaient le sol. J'ai ramassé un détonateur. Avec des pinces, je le serrai et ce fut l'explosion. J'étais aveugle, avec la main gauche en sang... Sur place on me soigna sommairement. Lorsque j'arrivai à Ajaccio au bout de 18 heures, les médecins de l'hôpital pensèrent que j'avais la gangrène. Je perdis un œil et quatre doigts de la main gauche. J'étais considéré comme un mutilé de guerre, victime civile directe de la guerre.

Ecrire ma vie : j'ai vécu comme j'ai voulu, toujours optimiste, j'ai appris à lire à 8 ans. J'étais un cancre, bon dernier à l'école primaire. J'ai eu mon certificat d'études avec un an de retard par rapport à mon frère jumeau André. Je l'ai rattrapé et dépassé dans le secondaire malgré ma nullité en français. Premier en maths et en sciences (algèbre, géométrie, arithmétique, chimie et physique) et second ou

troisième en leçons, 6 ou 8 en dissertation. Pendant les grandes vacances, je devenais fromager – je pense encore au Cascaval, un fromage grec de six à sept kilos - bûcheron ou jardinier. Nous avons eu André et moi une formation prémilitaire. Fort en maths je me destinais à la carrière militaire. Blessé en manipulant un détonateur, tous mes espoirs furent anéantis… Lorsque j'expliquais comment j'avais eu cet accident, les personnes ne me plaignaient pas, et se contentaient de me dire : « cela t'apprendra à manipuler n'importe quoi ! ». Comme c'était en 1943, pendant les combats entre Italiens et Allemands, j'ai été considéré comme une victime civile directe de la guerre et je touche une pension de guerre au même titre qu'un combattant, c'est-à-dire avec le statut de Grand Mutilé de Guerre. Pour ne pas écouter les sarcasmes des gens je leur disais que j'étais combattant, et on me laissait alors en paix…



L' Île-Rousse 1946. Avec André et armés d'un passe-partout, nous scions des arbres dont un chêne immense. Nous ne savions pas qu'il fallait entailler à la hache afin que l'arbre s'abattre dans la bonne direction. Diane notre chienne était couchée près de nos vêtements sous le chêne. Pendant que nous terminions de scier, l'arbre se mit à pivoter. Je criais : « André sauve-toi ! » Pour nous, il était temps, mais

ma chienne fut écrasée par les branches. Que de tristesse !

Guichetier à la Poste. Avant d'être instituteur, j'ai eu deux emplois, j'étais fait pour être fonctionnaire comme mon père Edouard Je passe donc l'examen de commis des postes. Les maths, c'est mon rayon, et là c'est au niveau sixième. Je n'ai aucun mérite à être premier et accepté à la poste de l'Île-Rousse.

Me voilà guichetier avec quatre collègues beaucoup plus âgés. Il y a de la jalousie entre eux, ce que je ne comprenais pas. Le Receveur, un brave homme, disait à chacun d'entre eux : « Vous vous êtes encore trompés, et Jacquot ne s'est pas trompé malgré sa jeunesse ». Les opérations, la vérification de la comptabilité, c'était mon point fort. Je n'avais aucun mérite, pour moi c'était du beurre. Catastrophe, au bout de 20 jours, en fin de journée, nous sommes tous convoqués à son bureau : sans préambule, le Receveur nous dit : « Jacquot ne s'est jamais trompé. Fini le guichet, il sera en retrait de vous et contrôlera vos comptes quatre à cinq fois par jour, et vous notera suivant le nombre d'erreurs commises ».

Dès que j'appelais l'un d'entre eux, et pendant que je contrôlais ses comptes, il me susurrait à l'oreille : « Lèche-cul ! ». On peut en rire, comme mon père, mais moi je blêmissais. Je ne suis pas un délateur, donc j'encaissais, mais je supportais cela seize fois dans la journée, parce que tous s'étaient donné le mot. J'étais sur les nerfs. J'aurais aimé me battre à la

sortie, mais ils étaient trop âgés, et papa me disait de prendre patience et de supporter avec philosophie.

Un jour, le Receveur dit : « Je prends ma retraite dans cinq ans, et c'est Jacquot qui me remplacera. Il fait déjà une partie de mon travail, et je lui ai mis une note maximum, c'est un gars attachant ». Plus j'avais de travail, plus cela me plaisais de lui faire plaisir, mais avec ces vieux grognons à côté…

Cantonnier à Monticello. Trois mois plus tard, l'inspecteur des ponts et chaussées m'attendait à la sortie du bureau de poste. « Jacquot, je dois te parler : veux-tu devenir chef cantonnier en attendant de monter en grade ? Tu percevras un traitement de 20 % supérieur à celui que tu touches à la Poste. Mais il faudra passer un examen, il faut être fort en maths ». Ce qu'il appelait fort en maths, c'étaient savoir résoudre des problèmes du cours supérieur, une rigolade pour moi. Sérieusement il me dit qu'il fallait un minimum de 11/20, et qu'il allait m'aider.

Comme convenu, je me rendis chez lui. Je m'installe à son bureau, et il me donne un problème de CM 1, puis un autre de CM 2, et ainsi de suite. C'est la mise au propre qui me prenait beaucoup de temps. Le sixième problème était soi-disant compliqué, je le trouvais ennuyeux à cause d'un tas d'opérations avec des décimales à n'en plus finir. Il était question de brouettes, de chargements, de transports, de prix, de m^2, de m^3, de tonnes, de quintaux, d'une charrette

dont on connaissait le poids à vide et du poids avec son chargement, et j'en passe. Je fis la preuve de chaque opération, écrivis deux à trois pages pour la solution avec les opérations et les preuves. Je me suis même amusé à traiter le problème par l'algèbre, voire par la géométrie lorsque c'était faisable. L'inspecteur était là, et il devait m'aider, mais c'est moi qui lui expliquais le principe de l'algèbre.

« Mais Jacquot, tu pourras me remplacer ; tiens je viens de recevoir de Paris cet énoncé que je n'arrive pas à résoudre ». Difficile par l'arithmétique, je l'ai traité par l'algèbre, et il m'a fallu plus d'une demi-heure. L'"inspecteur avait une idée derrière la tête : me marier avec sa fille. Le lendemain, ahuri, le Receveur des Postes acceptait ma démission.

Me voilà chef cantonnier, ce qui ne plaisait pas à papa. Le Receveur avait parlé à papa, et papa me voyait déjà Receveur. "Lèche-cul" m'était resté au travers de la gorge. Je préférais aller au grand air et ne plus être rond de cuir.

En présence de l'inspecteur, j'ai fait la connaissance de mes six cantonniers, pour moi jeune, c'était des vieux. Nous nous connaissions, et ils m'appelaient Jacquot. « Les cantonniers vous indiqueront l'endroit où les travaux doivent-être exécutés », et nous voilà sur la route non goudronnée de Monticello, eux à pied et moi poussant mon vélo. Mon rôle était de donner à

chacun son travail, puis de les surveiller en restant assis sur le talus.

« Oh ! Jacquot ! On sait ce qu'on doit faire ! » Ils travaillaient au ralenti, et je bouillais à ne rien faire, « Halte, dis-je, tous à droite de la route moi seul de l'autre ». « Oh ! Jacquot ! Si tu vas vite nous allons nous retrouver à Régine. Piano, piano ! Restons toujours en vue de l'Île-Rousse ! Tu ne vois pas le chemin que nous ferons d'ici 15 jours pour aller à pied sur notre lieu de travail, tu veux nous fatiguer avant de travailler ? » « Allez donc à votre rythme ! » En plein travail je n'ai pas vu la voiture de l'inspecteur. « Ah ! Vous travaillez aussi là ? » me dit-il. Pris en faute j'avais les jambes molles, je bégayais en écartant mes bras. « Vous êtes décidé à travailler ? » « Oui parce que je m'ennuie à ne rien faire ». « Votre traitement sera augmenté de 20 % » et le voilà reparti. « Et nous alors, pas d'augmentation ? » dirent les autres cantonniers.

Un incident s'est produit à 10 heures quand mes cantonniers ont voulu s'arrêter pour le casse-croûte. On en est presque venus aux mains. C'est un automobiliste de passage obligé de s'arrêter à cause de notre présence au milieu de la route. Il s'est écrié : « On casse-croûte à 10 heures, oh ! D'accord j'en parlerai à l'inspecteur » Comme je ne mange jamais à cette heure-là, mes gars m'ont offert de partager leur casse-croûte. J'ai refusé en les remerciant.

Comme il fallait nettoyer, creuser les fossés, boucher les nids de poules, vérifier les murs de soutènement, les fissures des ponts et le reste, et mettre en état près de 60 m de route chaque jour, je leur disais : « Si vous êtes d'accord, on fera 70 m de route puis on se reposera ! » « D'accord ! » On a placé un guetteur pour surveiller l'arrivée de l'Inspecteur. Ils bénissaient mon idée, nous disposions d'une bonne heure de repos, eux dormant ou discutant, moi en résolvant des problèmes, et croyez-moi, cela me reposait. L'Inspecteur n'en revenait pas : 10 m de plus chaque jour !

L'Inspecteur avait une idée en tête : marier sa fille de 3 ans ma cadette. Finalement j'aimais bien cette nouvelle fonction. En rentrant à la maison pour déjeuner, deux lettres m'attendaient, l'une de l'Inspecteur d'Académie d'Alger. Je ne pouvais pas enseigner en France car j'étais handicapé ! Personnellement, je ne me suis jamais senti handicapé et j'ai toujours été optimiste , et aujourd'hui je le suis encore. L'autre lettre venait des Eaux et Forêts de l'École de Lyon. Le Directeur me faisait savoir que j'étais admis sur un emploi réservé aux mutilés de guerre : il ne devait pas y avoir plus de 10 % de mutilés de guerre ayant réussi le Brevet Élémentaire, et l'on me considérait comme un licencié pour favoriser l'accession à l'emploi. Inouï, il y avait beaucoup de maths. Je me suis dit : dans les Eaux et Forêts nous n'avions que 45 jours de congé par an,

alors qu'instituteur c'était chaque trimestre. Aucune hésitation ! Le 1er janvier 1948, je choisis l'E.N. en tant que sectionnaire.

Sectionnaire de l'E.N. à Alger en 1948. J'avais passé avec succès l'examen du B.E. (Brevet Élémentaire), qui donnait droit à enseigner dans le primaire, autrement dit de devenir instituteur. Admis comme sectionnaire à l'École Normale de Bouzareah, à Alger, pour apprendre le métier, j'ai été inquiet de découvrir que nous n'avions que des cours de français, pas de maths du tout, de la pédagogie, de la psychologie ainsi qu'une classe en responsabilité sous la direction d'un maître de classe d'application. J'avais la meilleure note : 14,50 dans la pratique.

Que faire pour le français ? J'ai pris sous ma protection un sectionnaire comme moi, souffre douleur d'une bande d'abrutis. Je me suis levé et j'ai dit tout haut : « Qui touche Malacrida, me touche ! ». Malacrida était licencié en philosophie. Le chef de la bande, un Basque, s'est approché de mon ami et lui a frotté les oreilles. Je ne voulais pas me battre. Je sentais que j'étais fort, puissant, j'étais le seul pendant mon adolescence à manier la bêche, la pioche, la masse, le passe-partout, la fourche, et à pouvoir tenir le Cascaval de 5 à 6 kilos à bout de bras entouré d'un filet pour l'égoutter. Mon frère André se fatiguait vite, et je faisais les 3/4 de son travail. Je ne ressentais pas la fatigue. Ce n'étaient pas des poings que j'avais, c'étaient des assommoirs. Je lui ai donné

une paire de petites gifles. Il s'est rué sur moi, je l'ai repoussé une première fois de mes deux mains, mes poings bien serrés, je ne visais pas son visage, que je risquais de trop abîmer, mais ses poings. Il ne s'y attendait pas : mon poing a rencontré le sien, j'ai senti ses phalanges craquer, entendu un hurlement, puis mon adversaire crier : « Mercier est devenu fou ! », et je l'ai vu détaler comme un lièvre tenant son poing dans sa main droite. Les collègues m'ont dit « tu avais un regard de tueur ». Peut-être car j'ai senti ma vie en danger pensant qu'il allait chercher à atteindre mon visage.

Sectionnaires à Bouzaréah en 1948
Jacques est en bas, second à partir de la droite

Trois heures plus tard alors que Malacrida m'aidait à rédiger un rapport, les amis du Basque sont venus me demander s'il pouvait rentrer dans la salle, sans que je me remette à cogner. Je suis un être optimiste, pas méchant, je ne cherche jamais les problèmes, c'est ma nature, mais je veux <u'on me laisse tranquille. « Sans rancune », lui ai-je dit, « heureusement que tu n'as pas répliqué, car je voyais en toi l'homme à abattre ». Aucune réponse…

Un incident m'a marqué pendant mon séjour à l'École Normale. Tous les dimanches, Malacrida et moi allions au théâtre : il adorait aller au théâtre. Nous avions raté le bus que nous prenions sur la place du gouvernement pour rejoindre l'E.N. Afin d'arriver avant 22 heures, horaire de la fermeture des portes, nous nous engagions vers les escaliers de la Casbah pour rejoindre l'arrêt du bus « Prison de Barberousse » et prendre le bus à temps. Nous fûmes attirés par un Français saoul entouré d'arabes qui essayaient de lui voler son portefeuille. C'était un sectionnaire comme nous. Le traînant, nous sommes parvenus à prendre le bus malgré les récriminations du receveur qui nous rappelait l'« interdiction de prendre des gens saouls ». Il n'est pas saoul, il est malade. S'il fait du scandale je taperai sur lui pour qu'il s'arrête de crier. Je l'ai pris sur mon dos et nous voilà dans le parc de l'école normale, lorsque cet abruti me vomit dans le cou. Je l'ai laissé choir, et j'ai vomi aussi, Malacrida a suivi. Si l'on savait comme cela pue : nous en étions malades à vomir.

Sous la garde de Malacrida, je me suis dirigé vers la porte, et j'ai tapé sans trop de bruit. La porte s'ouvre, je suis en présence de l'inspecteur, qui a un haut-le-cœur : « Vous, Mercier, saoul comme une bourrique! Demain au rapport chez le Directeur ! ». Pâle comme un linge blanc, j'ai voulu m'expliquer sans dénoncer personne. « Taisez-vous et allez à la douche ! »

Faisant semblant d'aller à la douche, je suis allé rechercher Malacrida et l'autre. Sous la douche et sans lui enlever ses vêtements, je lui ai dit : « Tu viendras avec moi chez le directeur ; c'est à toi de t'expliquer ». Réveillé par la douche froide que je lui administrais, il me répète qu'il n'ira pas. Malgré les coups de pied qu'il reçoit alors, il me dit en pleurant : « Tu peux me frapper, mais je n'irai jamais ».

Le lendemain il persiste, et me voilà seul chez le Directeur puisque je n'ai pas voulu mêler Malacrida. J'ai expliqué au Directeur que quelqu'un avait vomi sur mes vêtements. « Taisez-vous ! ». Très pâle je lui explique que je n'aime ni le vin ni les cigarettes. « Vous mentez encore : un avertissement, et à trois vous dégagez », Impuissant, j'ai levé mes deux bras, et j"ai eu droit à un premier avertissement que je n'ai jamais reçu.

Deux mois plus tard lors d'un banquet organisé par les anciens, nous étions en bout de table pour rire à notre aise sur des histoires de femmes. J'ai alors entendu mon nom : c'était le Directeur qui m'appelait, me conseillant de le rejoindre avec mon assiette, et

m'obligeant pour ainsi dire à m'installer devant lui tout en écartant des invités. J'étais triste. Que me veut-il ? Je n'avais plus faim. « Bon, dit-il, nous allons trinquer ! », puis il me tend un verre de vin et dit « à votre santé ! » en levant son verre. J'ai levé mon verre, humecté mes lèvres et je l'ai reposé. « Vous ne buvez pas à ma santé Mercier ? » « Je n'aime pas le vin et préfère les jus de fruits ». A dire la vérité, je n'avais jamais soif. « Même pas de l'eau ? Vous ne souffrez pas des reins ? » « Je n'ai mal nulle part » lui dis-je. « Voyez-vous Mercier, lorsque vous avez quitté mon bureau, je savais que vous ne mentiez pas, j'ai prévenu votre inspecteur et nous avons découvert qui était avec vous ce soir-là. Sachez qu'il a été rayé du corps des instituteurs car il a à nouveau récidivé. Quel poste voulez-vous ? ». « Collo » lui ai-je dit. « Pourquoi Collo ? ». « C'est un port qui ressemble à Île-Rousse ». « Vous avez votre poste à Collo », me dit-il. « Retournez vers vos amis car ils s'inquiètent ».

J'ai revu Malacrida à Philippeville. La dernière lettre que j'ai reçue de lui, il me disait son attachement, qu'il ne m'oublierait jamais. J'ai répondu dans le même sens, et c'était bien la vérité. Je ne l'oublierai jamais. Grâce à lui je suis sorti quatrième de la promotion, lui premier et major de la promotion. J'étais fier, nous étions fiers. Nous nous aimions comme deux frères, Sensibles, affectueux, émotifs, réceptifs, nous l'étions. Il admirait mon optimiste, et je lui remontais le moral car c'était un éternel

pessimiste. Lorsqu'il me disait « j'ai besoin de toi », je fondais. « Tu crois qu'on sera instituteurs ? » Il doutait. « Ne t'inquiète pas, nous serons instituteurs ». En pensant à lui, si bon, j'ai un moment de tristesse, un pincement au cœur.

Premier poste à Collo en 1948. Je me vois en train de débarquer à Collo pour rejoindre mon premier poste. C'était une grande école, avec une mauvaise ambiance entre les collègues. Le Directeur, petit et hargneux, s'en prenait à tout le monde. Je rencontre Victoire Savona, une collègue qui travaillait dans cette école. Ce sera ma future femme, que j'appellerai Vivy. Vivy avait déjà été institutrice stagiaire en 1940, possédait déjà son C.A.P. écrit mais refusait de passer le contrôle médical pour des problèmes de trachome qu'elle avait eu quand elle était jeune. Elle avait quitté l'enseignement pour vivre avec son premier mari, puis divorcée avec deux charmantes filles à charge, avait dû reprendre le métier d'institutrice.

J'aimais ces deux petites filles qui s'appelaient Ghyslaine et Lysiane. Leur père n'avait jamais payé de pension alimentaire, Vivy voulait qu'il fasse de la prison, et elle avait raison car le traitement d'un instituteur stagiaire pour une femme ayant deux enfants à charge, était minime en 1948. Je me suis opposé : nous pourrions les élever sans le secours de personne. « Pas de prison ! » lui ai-je dit. Vivy était une pédagogue née. Elle voulait être institutrice. A 15

ans elle a réussi au concours de l'E.N. sortie 4e sur 12. Il y avait 12 postes à pourvoir pour une cinquantaine de candidats. Mais elle avait été refusée au contrôle médical à cause d'un trachome aux deux yeux dont elle avait souffert toute petite. Un désastre. Elle a ensuite passé avec succès un concours pour devenir infirmière. Divorcée, deux jeunes enfants à charge, elle a redemandé un poste d'institutrice en évitant de parler de ses problèmes de vue.

Pour pouvoir passer l'oral du C.A.P., il fallait passer une visite médicale. Vivy refusait d'y aller. J'insistais. A Guelma, pendant la visite, je me suis placé à un mètre derrière elle, bouche ouverte comme si j'étais un taré, car je ne voulais pas que l'ophtalmologue remarque que mes lèvres bougeaient. Vivy était rassurée par ma présence. J'attendais que le bâton parcourt les rangées de lettres, puis je soufflais tout en gardant la bouche ouverte comme un idiot. « Avec 5 dixièmes, vous pouvez passer l'oral ». Soulagement de Vivy. Très peu de temps après, elle devenait enfin institutrice titulaire.

Pour obtenir l'écrit du CAP écrit, j'étais à bonne école avec Vivy : livres de pédagogie et de psychologie, toutes ses connaissances dans l'enseignement des matières dans les différents cours. Elle m'a bien aidé et neuf mois plus tard je réussissais l'examen. N'ayant aucune confiance dans les combinaisons des phrases, ni dans la syntaxe, j'apprenais tout par cœur. Vivy a été mutée à Oued-Zénati. Pour la rejoindre je devais me marier car le concubinage ne

suffisait pas. Nous nous sommes mariés en août 1949 à Philippeville.

Deux mois plus tard on faisait la connaissance du directeur de l'École d'Oued-Zénati, Monsieur Godhbane, un Algérien qui est ensuite devenu inspecteur de l'enseignement primaire après l'indépendance. C'était un homme capable, et nous avons beaucoup sympathisé. A cette époque, l'inspecteur de passage nous a dit : « Il faut redresser la situation catastrophique de l'enseignement, et je compte sur vous ! »

Oued-Zénati 1950-1955. En janvier 1950, l'Inspecteur débarque dans ma classe, entouré de deux directeurs, pour me faire passer mon C.A.P. pratique et oral. Il ne prévenait jamais de son arrivée. J'ai eu la trouille, et pourtant j'avais beaucoup travaillé pendant les grandes vacances. J'avais demandé aux vieux maîtres qui recevaient les numéros de la revue *École Libératrice* de me les prêter. Ils me les donnaient. Je découpais tous les articles sur les matières de l'enseignement, leurs méthodes et classais le tout par thèmes dans des chemises que je numérotais. Vivy m'avait dit : « tu les rangeras sur ton bureau avec les cartons de lettres de lecture et de calcul ».

L'Inspecteur a feuilleté consciencieusement mes chemises, a appelé les deux directeurs qui s'étaient installé au fond de la classe pour prendre des notes, a

discuté avec eux, puis s'est tourné vers moi : « Du très bon travail ! Je ne reste pas dans votre classe, et vous laisse entre les mains de mes deux directeurs, vous avez votre C.A.P ! ». L'Inspecteur est parti inspecter d'autres collègues. Quant aux deux directeurs, ils m'ignoraient et parlaient entre eux. Pour l'oral, je devais tirer au sort 3 questions sur cent, mais j'avais tout appris par cœur. J'ai obtenu 14,50/20, ce qui était très élevé pour un C.A.P.

En décembre nous avions commandé et reçu notre première voiture, une Simca 8. Nous passions les fêtes de Pâques et de Noël à Philippeville, chez Mémé Jourdain, ma belle-mère. Le fils d'Adrienne, une sœur de Vivy, s'appelait Marco. Il était souvent chez nous et considérait ma femme comme sa mère.

Nous donnions 4 heures de cours par semaine aux adultes après la classe, et nos traitements étaient augmentés de 30%. Mamy me donnait les cancres et ceux qui sentaient mauvais. Je lui en laissais huit, le minimum, et moi je frisais la quarantaine. Après les cours d'adultes nous nous promenions le long du bord d'une rivière, un parcours de 3 ou 4 km. Les grenouilles croassaient, le chant de l'eau nous apaisait, les petites pataugeaient dans l'eau.

Enseignants de l'école d'Oued-Zénati (vers 1955)
A gauche : Jacques & Victoire MERCIER

En plus de mon travail, j'étais responsable du ciné-club du village. J'ai effectué un stage pour manier le projecteur et réparer les films, les coller. Mamy choisissait des films pour enfants (Charlot, Laurel et Hardy…) et des films pour adultes. Pendant les

séances le Maire nous honorait de sa présence. C'était un Corse et nous nous entendions bien.

Une fois, je n'ai pas pu mettre le film à l'endroit et la séance devait être reportée au lendemain. Un collègue bien intentionné à mon égard a dit au Maire : « Il ne trouvera pas la panne, il n'a que le Brevet Élémentaire ! ». Le Maire outré m'a immédiatement rapporté ces paroles. J'étais offusqué, j'étais pris pour un con. La moutarde m'est montée au nez. Au bout d'une heure j'ai trouvé la panne, puis j'apostrophe l'indélicat : « Tu as trouvé toi ? », « Oui, il faut faire ceci cela... ». J'étais aux anges car il s'était trompé : « Tu es un grand con ! ». J'étais prêt à en venir aux mains, il s'est sauvé. J'ai su qu'il était allé voir Mamy pour lui dire : « Vous savez ce qu'a dit votre mari : il a dit que j'étais un grand con ! ». « Ah ! Monsieur D..., si mon mari vous a dit que vous étiez un grand con, c'est que vous l'êtes ! »

Oued-Zénati. Pendant les événements, un élève que nous avons eu dans nos classes : Mouloud, est décédé, et nous aimions beaucoup tous nos élèves. J'ai décidé d'aller à son enterrement, malgré l'opposition de notre directeur qui nous appréciait : « C'est trop dangereux, vous ne risquez rien des gens de la ville, mais ceux des alentours ne vous connaissent pas et vous risquez d'être pris pour cible ». « Dangereux ou pas, j'y vais ». Et Mamy de renchérir : « Si tu y vas, je viens aussi ». Dès notre arrivée, nous fûmes entourés par un groupe

d'hommes jusqu'au cimetière. Nous avions les larmes aux yeux, tellement nous l'aimions... Le groupe nous a accompagnés jusqu'au portail de l'école. Nous avons appris plus tard que ce groupe nous protégeait contre des inconnus venus des bleds voisins.

Pendant les vacances de Pâques nous allions sur la plage de Stora à quelques kilomètres de Philippeville. Marco, le cousin germain des petites, nous accompagnait, heureux de revoir Mamy qu'il considérait comme sa mère. Un jour, il est tombé et s'est fracturé une cheville. Que de reproches de son père Lolo. Pauvre Marco ! Il n'avait plus le droit de venir avec nous à la plage, et de sa terrasse il nous regardait partir, notre voiture étant garée dans sa cour. Cela nous fendait le cœur. Un jour nous étions à table et Lolo, le père, voulait que son fils soit près de lui. « Marco ! Qui aimes-tu le plus ? Ton père ou ta tante Vivy ? » Le gosse voyant la grande main près de son visage répondit : « Toi papa ! ». Nous étions mal à l'aise.

Pendant les grandes vacances, nous visitions la France en allant dans les campings universitaires. Nous étions en vacances dès le 1er juillet, les métropolitains partaient en vacances le 14 juillet. Nous préparions donc le terrain et les latrines en creusant des trous entourés de roseaux. Que les campings ont changé aujourd'hui !

Visite de l'Italie. Au lieu de passer par Philippeville, nous avons un jour décidé de prendre le bateau à Tunis, pour débarquer à Palerme en Sicile. Lorsque nous avons débarqué à Palerme, la douane nous attendait car nous emmenions avec nous la cage des oiseaux posée entre nos deux filles. Le douanier dit : « Pas d'oiseaux en Italie, c'est interdit, sauf s'ils sont vaccinés ». Les petites versaient de chaudes larmes. « Assez de larmes ou je pleure aussi. Allez, vite, passez ! »

Nous profitions alors pour visiter la Sicile. Il y avait beaucoup de choses à voir et un passé étonnant. A Syracuse, dans le passé, l'évêque de la ville, féru d'histoire ancienne, n'avait pas abattu le temple grec, et l'avait conservé en l'intégrant dans une cathédrale. À l'intérieur de la cathédrale, nous voyons les colonnes imposantes du temple grec.

Au temps des premiers chrétiens, les fidèles allaient d'abord au temple grec et ensuite à l'église pour ne pas avoir des ennuis avec le curé. Les chrétiens détruisaient temples et les chênes centenaires où les fidèles se recueillaient, pour les obliger à accepter la nouvelle foi.

Nous avons traversé le détroit de Sicile et débarqué en Calabre. Pour avoir la paix avec les gens du pays qui tournaient autour de mes filles, je leur disais avec l'accent corse « Je suis un Calabrais » en Sicile, et « Je suis un Sicilien » en Calabre, et on nous laissait

tranquilles. Nous faisions du camping sauvage, nous dressions notre tente sur la plage à la tombée de la nuit. Au fur et à mesure de notre progression vers la frontière française nous visitions, villes, villages et ruines romaines. C'était splendide ! A Vintimille, dernière étape, nous avons campé au bord d'une rivière, et nous nous sommes baignés. Propres, nous sommes rentrés en France.

Inspection mouvementée. Chaque année nous changions d'inspecteur et avions droit à une visite. Les petites étaient dans la classe de M^{elle} Vautier. Ce sont nos filles qui nous ont raconté l'entrée de l'I.P. (Inspecteur Pédagogique) dans leur classe : « Dès l'arrivée de l'I.P., notre maîtresse est partie chercher son travail dans son appartement en laissant en plan l'inspecteur ». L'appartement était juste au-dessus de sa classe. Comme elle ne redescendait pas et que l'I.P. s'impatientait, il envoya une élève qui est revenu dire :« La maîtresse pleure et ne veut pas descendre... »

Furieux, il est allé inspecter M. Mialon : 8/20, nul, puis deux autres instituteurs : tout aussi nuls. De plus en plus énervé, il entre dans ma classe : « Je vais vous casser les reins à vous aussi ». Mes élèves s'aperçoivent de ma pâleur. J'utilise la méthode Lamartinière, en calcul, en lecture et conjugaison. Je pose trois séries de 10 questions, une pour chaque matière, chaque série étant notée sur 10. Les élèves, qui obtenaient ainsi immédiatement leurs notes, étaient habitués à ce genre de travail, et je dois

préciser que j'autorisais les cancres, une bonne dizaine sur 55 élèves dans la classe, à copier sur le plus fort. Ceux-ci gagnaient des avantages, par exemple recevaient « moins un » coup de règle... Les cancres ne devaient pas se faire prendre. C'était incroyable, ils regardaient leurs ardoises, copiaient, grâce aux forts qui faisaient semblant de cacher leur réponse.

Et l'I.P. n'y vit que du feu. C'est d'ailleurs de cette façon que j'ai toujours obtenu la meilleure note du département. L'inspecteur était dans ses petits souliers. En faisant ses calculs au fur et à mesure des résultats, il s'aperçut que je méritais largement un 17/20, et c'était impensable puisque je débutais à peine. Je n'ai jamais vu homme autant embarrassé : il me mit 14/20, et juste après le C.A.P., cela représentait une excellente note.

La vie continue. Les filles voulaient communier. Mamy avait l'esprit large, et de temps en temps nous allions voir Monsieur le Curé. Celui-ci était un jour accompagné d'un homme en soutane, et très obséquieux devant ce personnage. Je pris du plaisir à parler avec lui ; mais le curé était dans tous ses états, et de plus en plus gêné au fur et à mesure que je lui parlais.

Nous avons ensuite appris de lui que ce personnage était l'Évêque d'Hippone et de Constantine. Nous l'avons revu en gare d'Annecy. Il m'aida à mettre mon

sac à dos, Vivy le reconnu, mais pas moi. Il nous expliqua que pour reconnaître un curé d'un Evêque, celui-ci avait un liseré rose sur le bord du chapeau. Ghyslaine est partie à Constantine comme interne. La maîtresse de Lysiane n'étant pas consciencieuse, nous avons dû la retirer de l'école. Que risquaient de dire les parents d'élèves de l'école de filles ? Nous nous en moquions. Chaque jour, Lysiane préparait un examen complet d'entrée en sixième. Comme nos deux filles entraient en sixième, nous avons demandé d'être mutés à Philippeville.

Noël 1959 à Biskra

Philippeville 1956-57. En 1956, nous étions sur la plage de Stora. Au retour nous étions pratiquement seuls sur la route, ce qui était étonnant. En ville personne non plus, et les rues étaient jonchées de babouches. L'insurrection venait de commencer. Nous sommes ressortis sans les petites, j'étais inconscient du danger. Devant un café, six corps étaient allongés dans des attitudes burlesques. Nous avons été pris en photos par la D.S.T. J'étais recherché car j'étais le seul civil dans les rues désertées. Je n'ai pas été inquiété. Les Pieds-Noirs du coin nous ont raconté qu'il y avait eu des combats de rues, l'armée avait réglé l'insurrection en moins d'une heure, et avait réuni des milliers de civils musulmans dans le stade.

L'année suivante nous habitions un appartement de l'école situé en haut de Philippeville à la limite du quartier arabe. Le Directeur était un Arabe. Lorsque les grenades éclataient dans le centre, j'étais prévenu, les Arabes m'aimaient et je le leur rendais bien. Le Directeur se calfeutrait dans son appartement.

Une fusillade éclata dans le centre-ville. De notre fenêtre nous voyions les Arabes remonter la rue en courant, poursuivis par les paras. J'ai ouvert la porte d'entrée de l'école, ils s'y engouffraient, et je les parquais dans la cour de récréation, protégée par de hauts murs. Ils étaient une vingtaine, apeurés, des parents d'élèves pour la plupart. Dix minutes plus tard, j'entends des coups de crosse contre la porte. J'ai tenu tête à l'officier : « Ils ont tous des babouches

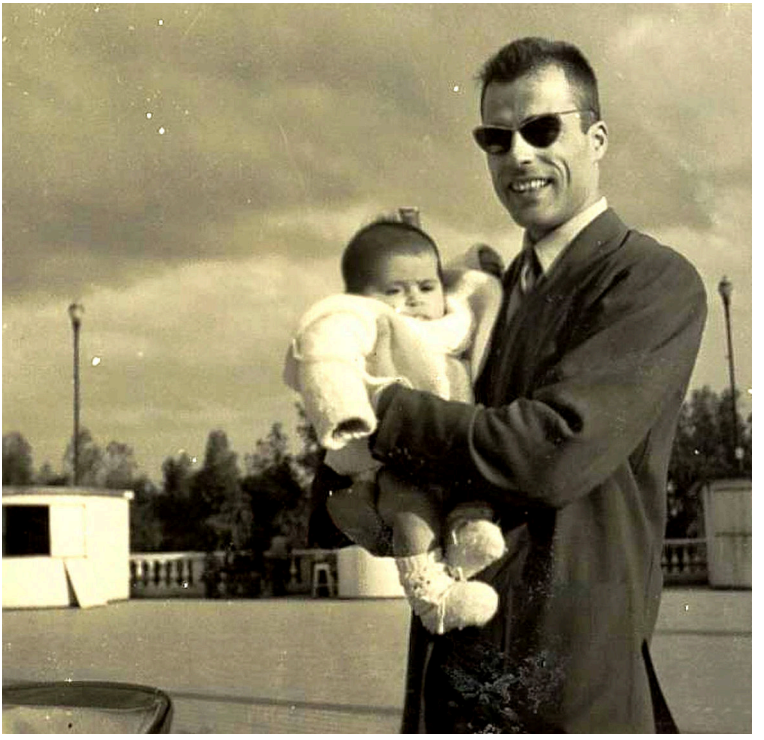
et non pas de pataugas, et je les connais tous ». Il est parti en maugréant au grand soulagement de mes protégés. Nous avons eu droit à des plats de couscous. « Vous avez risqué votre vie », me dit le Directeur Djadoun, « moi je ne pouvais rien faire, je suis arabe ». Ghyslaine est allée au lycée Maupas, un collège de filles, en classe de philo. Lysiane est partie au lycée de garçons pour faire des maths.

Jacques, Victoire (Vivy), Dany-Jack & Lysiane

Un grand jour s'est levé : la naissance de notre fils, Dany-Jack, le 25 octobre 1957. Pendant notre absence c'est Mémé Jourdain, ma belle-mère, qui le surveillait. Je me rappelle bien de mémé, et je l'aimais

beaucoup. Elle me le rendait bien. Elle avait élevé cinq enfants en faisant des ménages. Vivy ainsi que ses frères et sœurs étaient en but avec elle parce qu'elle allait chaque jour à l'église. Elle disait à tous ceux qui voulaient l'entendre que j'étais son seul fils. Nos filles l'aimaient aussi. Mon petit Dan était dorloté par quatre mamans.

L'inspecteur Martin est venu m'inspecter, et me mit un 16/20. « A partir d'aujourd'hui, vous êtes maître de classe d'application, vous n'aurez qu'une vingtaine d'élèves et garderez les meilleurs ». J'avais chaque jour une dizaine de stagiaires.



Valbonne 1958. Nous cherchions un pied-à-terre et nous sommes devenus les propriétaires d'un terrain et d'un pavillon d'une pièce et d'autres pièces qui se trouvaient à 20 m de là, situé à Valbonne, près de Grasse, dans les Alpes-Maritimes. La première des choses que j'ai faites, c'était de construire des toilettes : un vrai W.C. mais penché. Je n'avais pas de niveau à bulle. Pour l'écoulement, j'ai creusé une tranchée, placé des tuyaux et trente mètres plus loin, tout se déversait dans la nature, toujours dans mon champ. Cela ne sentait pas mauvais, mais les ronces et les roseaux se développaient à vue d'œil.

Un jour, j'ai mis le feu aux mauvaises herbes et celui-ci m'a échappé (terme employé par les gens du coin). Nous avons pu l'éteindre grâce aux voisins venus m'aider. Nous avons acheté une T.V. Aucun dans le village n'en possédait car cela coûtait une fortune. Je me souviens même du prix : 5500,00 Fr en 1956. Le traitement mensuel d'un instituteur en métropole ne dépassait pas 800,00 Fr, et peut-être moins encore. Les gens du coin venaient voir les films chez nous l'après-midi. Nous faisions figure de gens aisés.

En promenade à Cannes

Voyage en Angleterre. Mamy avait la manie de dire non à tous mes projets de voyage : « Je n'irai pas en Angleterre ». J'irai donc seul ! Puis elle rencontrait ses collègues pendant la récréation, et leur annonçait qu'elle avait décidé d'aller en Angleterre. Et ce fut la

même chose pour tous les pays européens que nous visitâmes.
Lors de la traversée du Chanel, j'avais bien déjeuné car les marins m'avaient averti : « pour ne pas avoir le mal de mer, il faut bien déjeuner ». J'ai mangé, mangé. Tempête en mer, le navire raclait le fond, et nous étions tous malades même notre Dan, sauf Ghyslaine qui nous ravitaillait en sacs vomitoires. A Douvres, j'ai donné les clés de ma voiture au douanier pour qu'il la fouille sans moi, et il me regarda tristement, puis me fit comprendre que je pouvais circuler.

Retour en Algérie. Puis il y a eu le massacre de Filiache-El-Halia, à 15 km de Philippeville : hommes, femmes, enfants, bébés, une trentaine environ. Nous nous sommes rendus à l'église où les cercueils étaient exposés. C'était affreux et émouvant.

Vivy avait plus d'ancienneté que moi. Je l'ai cependant rattrapée, en passant tout le temps au grand choix. L'inspecteur nous a inspectés tous les deux. J'ai obtenu 14,50/20 et Vivy 14/20. Qu'est-ce que je n'ai pas entendu alors ! Elle m'obligea pratiquement à aller voir l'inspecteur qui demeurait à Constantine pour lui demander de réviser ces notes. Il me répondit qu'en aucun cas il reviendrait sur sa décision. Personnellement, je pense qu'elle méritait plus : c'était vraiment une pédagogue née. Elle voulait que ses filles deviennent institutrices.

Biskra. Je ne m'entendais plus avec Mamy. J'ai demandé un poste de direction, et j'ai obtenu Biskra. Mamy a été nommée à El-Harouch, à 40 km de Philippeville. J'arrive à Biskra. L'I.P. réunit la trentaine de directeurs : il désire un conseiller, et nous donne un questionnaire auquel je réponds en style télégraphique, certain de ne pas être retenu. Les autres écrivaient, écrivaient sans s'arrêter.

« Mercier, vous serez mon conseiller ! ». Catastrophe : « Mais je n'ai jamais exercé le métier de directeur ! » « Taisez-vous, c'est vous ».

Les autres : « Comme tu es le dernier venu, nous te nommons Directeur des cantines scolaires de la ville de Biskra », avec la responsabilité de 2000 élèves par jour. Me voilà déchargé, me voilà acheteur de pois-chiches, de haricots, de lentilles, de pâtes, de condiments et j'en passe. J'avais sept cuisiniers sous mes ordres. Je les réunis. Je nomme le chef de l'année dernière, et ainsi de suite. « Vous devez obéir au chef, sinon inutile de rester ». Pendant sept ans où j'ai exercé à Biskra, je n'ai eu aucun ennui, mais il est vrai que j'avais augmenté leurs traitements de 50%.

J'avais aussi écrit à l'ambassade américaine, disant que j'avais besoin de lait, d'huile, de sucre, de pâtes, et ainsi de suite. Et ça a marché. Avec l'aide américaine, le prix du repas de chaque élève était passé de 4 Fr à 0,45 Fr. Je pouvais me permettre de leur distribuer deux barres de chocolat à chaque repas. Les Américains sont venus me contrôler pour savoir si je ne revendais pas la marchandise, puis,

satisfaits, m'ont expliqué qu'ils retrouvaient systématiquement leurs produits sur les marchés, mais qu'ils n'avaient rien trouvé sur le marché de Biskra. Ils me félicitèrent donc, et me dirent de leur demander tout ce que je voulais, et qu'ils pourraient me l'envoyer.

Marché de Biskra

J'ouvre le registre de la comptabilité des cantines. Je n'y vois, quelle horreur, que des ratures, rien que des ratures. Ou bien des nombres que je n'arrive pas à lire. L'I.P. refuse de mentionner le montant et de signer. Grincheux, nous nous rendons chez le Receveur responsable des sommes.

« Des directeurs brouillons, qui ne savent même pas compter ! Quel est votre nom ? », « Mercier », « Je

retiens, et je suis content que vous soyez venu ». Il tire un trait, mentionne le montant, et signe. L'I.P. signe alors aussi. « Venez me voir dans trois mois, nous nous entendrons ». Trois mois plus tard me voilà chez lui, plus aucune rature, le cahier est net, propre et lisible. Coup de téléphone à l'I.P. : « Enfin une comptabilité nette et claire ! »

L'histoire des caricatures à Biskra. Les filles, bac en poche, Dan et Vivy débarquent à Biskra. Vivy est nommée directrice à 5 km de Biskra, et les filles sont adjointes dans mon établissement. Deux stagiaires mécontentes quittent mon établissement pour laisser la place à mes filles.

J'étais secrétaire du Syndicat des Instituteurs Indépendants (S.I.I.) qui comptait une centaine d'adhérents dans le département de Batna. Le S.N.I. (Syndicat National des Instituteurs) en avait plusieurs centaines. Un professeur du C.E.G. me caricaturait, en dessinant un œil plus bas que l'autre, plus petit que l'autre, fixe, qui louchait, petit nez, petites oreilles : très bien fait puisque je me reconnaissais, et je riais bien. Vivy a ri jaune quand elle a vu une caricature qui la représentait en train de surveiller ses enfants qui, à quatre pattes, bouffaient des lentilles et des pois-chiches étalés par terre, et moi dessiné tout à côté, qui louchait avec un rire niais. Vivy n'a pas pu supporter cette image. Le responsable de cette caricature était C… (je m'étais renseigné) et il habitait

un studio. Je suis allé le voir. Il était allongé sur son lit et écoutait de la musique.

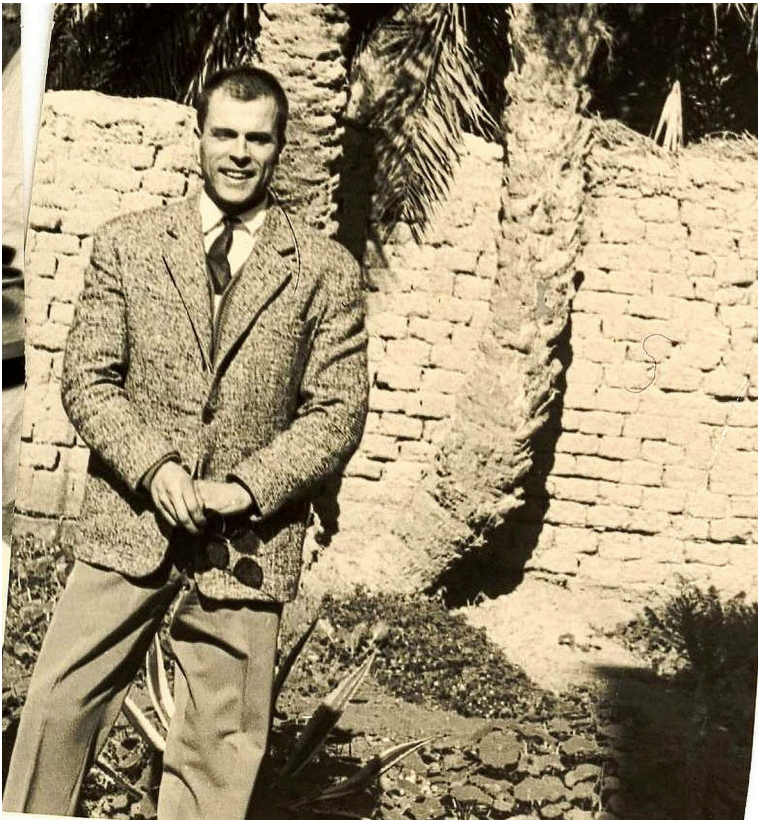
« Debout, nous allons nous battre ! ». Plus grand que moi et costaud, il refuse. Je n'étais pas dans mon état normal, il a eu peur, je le sentais. Deux baffes. « Debout ! ». Aucune réaction. De rage, je casse tout dans son studio, puis je pars. Huit jours d'incapacité de travail...

Je prends peur. Je vois le Maire, les élus, etc. Tous me donnent raison, mais je ne suis pas tranquille. Une quinzaine de jours plus tard, je dois me rendre à Alger, auprès du Vice-Recteur pour affaire me concernant, et j'ai les jetons. Je m'y rends en train. Je suis reçu immédiatement malgré la dizaine de personnes qui attendaient. Je m'enfonce dans le fauteuil et lève la tête pour le voir.

« Affaire très grave », on refuse de m'entendre et on me donne le choix : « Démission ou Tataouine ! ». J'essaye de me lever, impossible ! Mes jambes sont en coton. Je m'affale sur son bureau, comme un petit garçon. Quelle honte ! D'une voix inaudible, je réponds : « Pas démission, Tataouine ! ».

J'étais pâle. Lui avait l'air rieur. « Mais non, mais non, j'ai pris des renseignements auprès des autorités de Biskra, excellent. Il ne faut jamais s'attaquer à la vie privée. Vous allez coiffer votre I.P. incapable de remettre à son I.A un minimum de 10 inspections par an ! ». « Mais je ne peux pas, j'ai déjà beaucoup de

travail… ». Il ne m'écoute pas, trop heureux que je garde mon poste d'instituteur.



Je suis faible en français, alors j'ai acheté un livre plus gros qu'un dictionnaire, intitulé *Mille rapports d'inspection*. Prix : le tiers de mon traitement. J'inspecte à tour de bras, perds tous mes copains collègues, malgré le 1/2 point de plus que je leur attribuais.

J'ai essuyé un refus venant d'un directeur licencié en grammaire. Heureux, j'envoie un T.O. au Vice-Recteur en imaginant qu'il me déchargera de ces inspections. Que j'étais naïf ! En deux mois, 16 inspections adressées à l'I.A. Je faisais une boucle tout en inspectant, et dans la journée j'arrivais à inspecter quatre collègues.

Je vois un jour arriver le directeur licencié, il me présente le télégramme du V.R. : « Refus d'être inspecté, vous êtes démissionnaire ». « Monsieur l'Inspecteur... » « Je ne suis pas Inspecteur. » Il insiste : « Inspectez-moi ! ». « Vous croyez que je n'ai que ça à faire, j'ai d'autres chats à fouetter... » « Je vous en supplie ! » « Dans dix jours. ». Il me dit alors : « Percevrai-je mon traitement ? ».

J'y suis allé, je lui ai laissé sa note, et je l'ai regretté par la suite car il méritait plus. J'y suis retourné l'année suivante, et lui mis un point de plus.

Un accident à Biskra 1960. Nous vivions à Biskra. Nous étions en train de visiter le marché d'El-Oued. Vivy tenait son fils Dany-Jack par la main. Il avait 3 ans. Sa jambe a été happée par la roue d'une charrette non chargée, c'était une roue de voiture, Vivy tirait son fils, mais le pied était déjà sous la roue en caoutchouc. Heureusement le bourricot allait au pas. J'ai plaqué mon fils au sol, et la roue est passée sur ta jambe sans lui faire le moindre mal. Mamy commençait à insulter le charretier. Dare-dare nous sommes rentrés à Biskra.

Agressé par des collègues. Dans l'école, il y avait trois collègues appartenant au S.N.I., un syndicat tendance Algérie indépendante, et moi j'atais secrétaire du S.I.I., tendance Algérie française. Un jour, ils sont venus chez moi pour me donner une raclée. Dans la cour sous les fenêtres de la cuisine le ton monta. Mamy comprit que j'étais en position de faiblesse, rassembla deux chaises sur le bord de la fenêtre. Nous levâmes la tête et nous comprîmes. Ils me quittèrent. J'étais soulagé : trois contre 1, je n'avais aucune chance de m'en sortir.

Distribution de nourriture. En 1960 j'étais le Directeur des Cantines scolaires de la ville de Biskra, et je supervisais la préparation d'environ 2000 repas par jour. Il y avait toujours un surplus de nourriture, et je n'aimais pas gaspiller. Je pouvais donc nourrir une centaine de pauvres gens. Vers 15 heures, le premier jour, j'installais mes grosses marmites, mes louches, et mes 7 cuisiniers devant les grilles de l'école Lavigerie. Le garde champêtre battit du tambour pour prévenir la population du quartier pauvre de la distribution gratuite de nourriture.

Quelques minutes plus tard une armée de gens munis de boîtes, de casseroles et de cartons se précipitèrent sur nos marmites malgré l'opposition de mes cuisiniers. C'étaient de vrais sauvages : ils se jetèrent sur nous, renversèrent les marmites, les cabossèrent et tous ramassèrent la nourriture par terre. Réfugiés derrière les grilles de l'école, nous

assistâmes impuissants à cette ruée. Je passe les cris, les invectives, les coups de poings.

Je suis allé m'excuser auprès du commissaire que je connaissais. Le lendemain il mit à ma disposition 5 policiers armés de bâtons. Leur chef me dit : « Laissez-nous faire ! ». Prévenus par le garde champêtre, ce fut encore la ruée. Les policiers firent des moulinets avec leur bâton, mirent en file les affamés et tout se passa sans accroc. Les resquilleurs furent repérés. Comme ils étaient nombreux, je leur donnai une louche de farine et une louche de lait en poudre. Ces denrées m'étaient données par l'Ambassade américaine, et j'étais le seul directeur du département à qui ils les donnaient car, comme on l'a dit plus haut, inspecteurs américains avaient vérifié qu'on le les retrouvaient pas sur le marché. Cette nourriture était destinée à l'aide alimentaire, donc tout allait bien.

Barrage de pierres. Depuis midi, nous étions à Batna pour une réunion entre des inspecteurs et quelques directeurs d'école. Nous mangions et travaillions. Le jour déclinait, et il restait à retourner à Biskra. Je prévenais les deux inspecteurs qu'il était temps de partir. L'inspecteur de métropole : « Vous, Mercier, vous avez toujours la trouille ! » Je n'ai pas répondu. Une heure plus tard nous quittions Batna.
Le chef français du barrage installé à la sortie de Batna nous prévînt que la route n'était pas sûre et qu'il était plus raisonnable de dormir à Batna.

L'inspecteur : « Nous ne craignions rien, nous sommes des enseignants ! ». Je conduisais. Il faisait nuit dans le défilé d'El-Kantara, surnommé la porte du désert. Avant d'atteindre El-Outaya, au lieu dit la fontaine des gazelles, on vit apparaître un barrage de pierres et on entendit des hurlements. Nous sortons vite de la voiture : des félouzes ! Ils nous avaient repérés de loin, avec nos phares qui balayaient la route. Je lève mes mains. Le chef crie :
- C'est babec boudebouse (« babec » signifiait « père » et « boudebouse » parce que ma main gauche avait la forme d'une canne : j'avais perdu un œil et la moitié de ma main gauche après l'explosion d'une grenade en Corse au moment du repli des soldats allemands en 1943).
- Tu me connais ?
- Oui monsieur, vous étiez mon maître à Oued-Zénati.
- Et bien tue-moi !
- Jamais monsieur !
Les autres félouzes s'énervaient. Il me dit :
- On va botter leurs fesses.
- Faites, faites, cela leur apprendra à rouler la nuit.
- Partez vite !
Barrage à l'entrée de Biskra tenu par l'Armée française :
- Vous êtes inconscients !
Les inspecteurs étaient à genoux, ne pouvant plus s'asseoir après la fessée. Arrivés devant les locaux de l'Inspection :

- Monsieur Mercier, regardez-moi dans les yeux : jurez-moi de ne parler à personne de notre mésaventure !

Un scorpion dans les dunes, 1961. *Le scorpion noir (version de Jacques) (vers 1961).* Nous étions sur une des dunes situées à quelques kilomètres de Biskra, avec quelques collègues. Je jouais aux boules, Vivy assise, avait ses mains posées sur le sable, et mon fils de quatre ans derrière elle. Mon fils s'est mis à crier : « Mamy, il y a une grosse bête derrière toi ! »

Vivy, énervée d'être interrompue, a levé la main pour le faire taire. Il y eut un cri déchirant : un gros scorpion noir l'avait piqué. Je me précipitai, récupérai le scorpion imposant dans une boite de conserve, et nous voilà à plus de cent à l'heure rejoignant l'hôpital de Biskra. Le médecin fut heureux de voir l'espèce de scorpion, et put lui administrer le vaccin adéquat.

Voici la version de Dany-Jack telle qu'il s'en souvient : « Je me rappelle de cette aventure. Le scorpion noir était gros, et je vois encore mon père en train de chercher rapidement une boîte quelconque, puis courir derrière pour le coincer. Je me rappelle aussi de la course pour arriver à l'hôpital, avec Mamy qui souffrait. A dire vrai, quand j'étais petit, j'étais assez collant et me rapprochais souvent de ma mère, lui tirait sa jupe, essayais de capter son attention, et l'empêchais souvent de converser tranquillement avec quelqu'un d'autre. Je me souviens de nos promenades dans les rues passantes de Cannes ou sur la croisette, où je me faisais souvent réprimander de toujours vouloir réclamer de l'attention. Je devais avoir 3 ans peut-être. Dans les dunes, je devais être un peu plus âgé, et j'ai vu cette bestiole toute noire s'approcher de la main de ma mère. Tout le monde était assis au sommet d'une dune, et Mamy était appuyée sur son bras tendu à l'arrière, la main dans le sable. La bête avançait de façon très décidée, et je l'ai vu venir bien à l'avance. Je faisais toujours attention aux « petits détails » qui nous entouraient. Il n'y avait pas d'autres enfants, et les discussions des

grands ne m'intéressait pas ! J'ai donné quelques tapes sur l'épaule de ma mère en lui disant : « Mamy, il y a une grosse bête ! »

Ma mère n'a même pas tourné la tête et m'a répondu que cela suffisait, que j'étais toujours en train de capter son attention et qu'elle était occupée à discuter. Je suis donc resté à regarder la bestiole s'approcher, comme aimanté par cette main sur le sable. Je l'ai vue se courber rapidement et j'ai entendu un cri strident. Ma première pensée a été : « C'est bien fait, la prochaine fois, tu m'écouteras un peu plus ! ». Puis j'ai été surpris de voir tout ce remue-ménage. C'était donc un scorpion, je ne savais pas : c'était la première fois que j'en voyais un. Sur la route, je me suis senti coupable d'avoir eu une telle pensée, et triste qu'une telle chose soit arrivée alors que j'aurais pu insister. »

1962, Indépendance de l'Algérie. Vivy et les petites sont nommées à Dieppe grâce au regroupement familial. Pendant les Grandes Vacances, je me suis rendu avec ma femme à Paris au ministère de l'E.N. pour rencontrer un Inspecteur Général Corse, M. Seité, aussi secrétaire du ministre. Nous sommes reçus entre deux portes :
- Ne vous inquiétez pas, je prends note. Votre épouse sera nommée dans les Alpes Maritimes comme elle le désire.
En sortant Mamy me dit :
- Je n'y crois pas, tu as vu comme il nous a reçus ?

Elle obtient un poste à Valbonne. Je retourne à Biskra seul. En 1964, je n'inspecte plus, je respire. Il me reste ma direction, la cantine scolaire, la fonction de conseiller pédagogique pour apprendre le métier aux jeunes maîtres. J'ai quand même du pain sur la planche. J'aime travailler, je suis un bœuf de travail, comme dans la conduite automobile.

En 1966, L'I.A. M. Belghodja de Colomb-Béchar, me fait parvenir l'exeat pour quitter le département de Batna, et me nomme Directeur de Bidon 2, aussi appelé Colomb Béchar, une école de 38 classes avec des cantines scolaires, mais 800 élèves seulement.

Colomb-Béchar

Ma femme et mon fils me rejoignent sur ce poste. Nous avons un logement de fonction dans l'école. Un gros chien-loup sauvage se prend d'affection pour moi. Je le lui rends bien. Vivy rouspétait en lui donnant à manger. Lui, se laissait caresser, mettant sa queue entre ses jambes. Je lui préparais un endroit où il puisse se coucher dans une remise que je n'utilisais pas. Il me faisait fête chaque fois qu'il me voyait, et à mon fils aussi. La nuit il allait attaquer les chiens du village et s'en prenait particulièrement, au chien du directeur Matéo, 45 classes, qu'il blessa sérieusement. Armé d'un fusil, Matéo blessa grièvement la bête, et celle-ci se traîna jusqu'à moi et mourut dans mes jambes pendant que je le caressais. Vraiment triste, trop triste.

Mon fils Dany-Jack était admis dans la classe de CM1 à Colomb-Béchar, école de la coopération. L'année suivante, j'étais nommé dans la plus grande école du centre de Colomb-Béchar et mon fils passait au CM2. Mamy était à la retraite depuis l'année précédente. Comme Dan entrait en sixième, nous dûmes quitter définitivement l'Algérie.

Avant de partir j'ai eu droit à une grande fête, et toutes les autorités de Béchar étaient présentes : Préfet, Inspecteur Général, Inspecteur d'Académie, I.P., etc. J'ai été nommé à Amiens. En cours d'année scolaire, l'Inspecteur d'Académie d'Amiens refuse de me donner l'exeat : « Tant que je serai I.A. je vous garderai, j'ai besoin d'instits comme vous. Pourquoi

avez-vous refusé la direction du C.E.G. de Gamache ? ».

Au Ministère de L'E.N. à PARIS, j'ai revu M. Seite, Inspecteur Général et toujours secrétaire particulier du Ministre. Comme d'habitude il m'a reçu entre deux portes : « Vous voulez le Var, vous aurez le Var ».

Le 25 août 1969 je me présente à l'I.A. de Draguignan pour rencontrer le chef du personnel. Il a une attitude hautaine alors que je n'ai même pas ouvert la bouche : « C'est le centième instituteur que je reçois, pour lui dire qu'il n'y a eu aucune intégration dans le Var. J'en ai assez, vous m'entendez ! » Je n'ai rien dit et m'en allais, lorsqu'il m'interpella : « Donnez-moi votre nom », « Mercier ! » criais-je. Je n'ai jamais parlé de cette façon aux collègues. « Mercier, Mercier dit-il, cela me dit quelque chose. Ah, j'ai trouvé, Paris a crée un poste supplémentaire dans le Var, vous ne serez pas ennuyé par le syndicat qui est puissant chez nous. M. Mercier je vous fais toutes mes excuses, pardonnez-moi de m'être comporté de cette façon. Je suis énervé de répéter cent fois la même chose. Quel poste voulez-vous ? »

Il me présente une liste de postes. Je choisis la Roquebrussane et y reste un an. La population veut me garder, le Maire intervient auprès de l'I.A. pour que je ne parte ps, mais je refuse de rester. J'obtiens Fréjus la Gabelle. L'inspecteur Casimir veut m'obliger à prendre une direction, directeur déchargé, je refuse

et pour cause, directeur ou pas je toucherai les mêmes indemnités. A quoi bon une direction.

Sables mouvants en Italie (version de Jacques). Nous faisons du camping sauvage en Italie et parcourions les routes en camping caravaning Wolkswagen. Nous nous sommes arrêtés sur un terre-plein calme en pleine nature pour dîner puis dormir. Je n'avais pas remarqué que nous nous étions garés près d'un endroit marécageux, ni remarqué les panneaux qui signalaient : « Danger sables mouvants ».

Vivy préparait le dîner et les lits. Je vérifiais le moteur. Dan s'amusait à sauter à moins de trente mètres du camping-car. Un grand cri ! « Mon fils ! » et la voilà partie comme une flèche, je t'ai vu te débattant. Je l'ai rattrapée tout en ramassant un bâton. J'ai compris que ta mère se serait jetée dans le trou pour te sauver. Je lui ai donné une gifle pour l'arrêter, j'ai abîmé son dentier, mais elle ne s'en est jamais plainte, tout s'est passé en quelques secondes... Je me suis allongé en te disant « Papa est là ne me quitte pas des yeux, ne bouge pas ! » Je t'ai tendu le bâton. Lorsque j'ai senti tes menottes, j'ai eu les larmes aux yeux, tu étais sauvé. Vivy t'a pris dans ses bras et pleurait à chaudes larmes. Je me suis excusé du coup porté à sa bouche. « Ce n'est rien », dit-elle. Elle souffrait pourtant. « Tu as bien fait car j'aurais sauté ».

Sables mouvants en Italie (version de Dan). Je me rappelle de cette aventure. Cela s'est passé en Italie, vers 1970, donc je devais avoir 13 ans, Je m'étais déguisé en soldat romain et jouais entre les dunes, avec un casque acheté pendant nos visites, sur la tête, et un piquet de tente noir et pointu dans les mains. J'imaginais que je surveillais le campement et prenais mon travail à cœur, grimpant sur les dunes et sautant d'une dune à une autre.

Le camping-car Volkswagen n'était pas bien loin, sans doute derrière une dune ou deux. Je descends un sommet, et me trouve devant une flaque de boue. La flaque n'était pas très étendue, et je me sentais la force de sauter par-dessus pour passer de l'autre côté. Je prends mon élan, saute, mais l'un de mes pieds tombe dans la boue. Tout de suite ma cheville

s’enfonce. Je n'ai qu'une seule pensée : « j'ai sali mes souliers, on va me crier » et instinctivement j'essaie de me dégager en plaçant le second pied à côté du premier pour pousser. Je me retrouve les deux chevilles dans la boue et m'enfonce progressivement. La boue visqueuse glisse le long de mes jambes, jusqu'à mi-cuisses. Je me dis que lorsque je rentrerai pour manger au camp, ce sera ma fête : tout mon pantalon est sous la boue. J'ai aussi de plus en plus peur, car je m'enfonce inexorablement dans cette masse lourde et visqueuse. La boue arrive maintenant à ma taille, au nombril. Par réflexe, je pose ma main droite pour pousser, comme on ferait pour sortir d'un trou. Le geste est tellement naturel qu'on ne s'en rend pas compte. Ce qui est inquiétant, c'est de voir ma main comme aspirée, gobée par la vase et de se voir dans l'impossibilité de la ressortir tellement tout était visqueux. Je commence à avoir vraiment peur, surtout que mon buste continue de s'enfoncer inexorablement. J’ai même la sensation que le mouvement prend de la vitesse ! C'est affreux ! Je crie très fort « Papy !, Mamy ! » et laisse ma seconde main hors de la boue sans savoir comment faire pour me dégager. J'avais vu ce qui était arrivé à ma première main, et heureusement, j’ai gagné quelques secondes en bougeant le moins possible. Des touffes d'herbe se trouvaient juste en face de moi, mais il manquait quelques centimètres pour les atteindre.

A ce moment, j'ai très peur, je ne pense plus à mes habits bien que la boue atteigne le milieu de la

poitrine, et je descends toujours. Je crie en espérant que le bruit de la cocotte-minute sur la table de camping ne couvre pas mes appels. Je sens que si l'on ne m'entend pas, je suis perdu.

Heureusement, mes parents surgissent, crient, je ne sais pas ce qu'ils disent, mais ma main, encore hors de la vase, me permet d'agripper le bâton que me tend mon père, et c'est avec soulagement que je m'y accroche et que je me vois sortir lentement de toute cette boue.

Je me souviendrai toujours de ce moment particulier d'impuissance, de cet engloutissement inéluctable dans cette masse noire et collante qui vous aspire lentement, de cette descente régulière et de mes vains efforts pour me dégager. Un simple bâton a suffi pour m'extirper du sol. Une fois sur la terre ferme, je repense à ce que j'ai fait, à mes habits dans un état déplorable, tout cela à cause de moi. Je suis étonné d'être embrassé par ma mère, et de n'entendre aucun reproche. Pourtant, je le méritais bien.

Divorce et nouvelle vie. Deux années avant ma retraite, j'ai quitté Vivy et me suis mis en ménage avec une institutrice rencontrée dans mon école. Elle s'appelait Simone. Je suis parti avec deux valises et le camping-car. J'étais ratiboisé mais radieux. Mon fils a passé son bac avec la mention T.B. Moi, j'ai divorcé pour me remarier avec Simone à Monticello (Corse).

Laborantin dans l'équipe d'un biologiste. A la retraite, ma nouvelle femme travaillant, j'ai fait la connaissance d'un biologiste. Il m'a autorisé à venir effectuer des expériences dans son laboratoire. J'étais aux anges. Au cours de mes expériences je n'ai jamais trouvé quoique ce soit. Avec mes pipettes je cherchais, je cherchais. J'étais heureux, je me prenais pour un chercheur, et ne trouvais rien. Ce savant avait quatre assistants diplômés des hautes études scientifiques. Il me les présenta. Ils me détestèrent. J'ai eu le malheur de leur demander de me réduire les formules nucléaires « des plus et des moins ».

« Vous êtes vraiment con pour ne pas savoir cela ! ». Vexé, je suis retourné à ma table de travail. Le Patron se doutant de quelque chose est descendu de sa cabine : « Vous vous entendez bien au moins ? ». J'ai répondu « Oui ! » au grand soulagement des assistants.

Trois ans plus tard, deux assistantes, vinrent renforcer l'équipe. Je leur ai dit que je n'avais aucun diplôme, que j'avais été traité de con par leurs collègues pour leur avoir demandé de me réduire les formules afin de me faciliter la tâche. Elles étaient offusquées. Demandez-nous ce que vous voulez. Comme elles sortaient des écoles, certaines formules évoluaient au rythme des années, il fallait toujours se remettre en question, ce n'était pas mon cas, je ne me

posais pas de questions. J'étais nul mais cela me plaisait de faire des expériences sans résultat.

Une assistante me fit subitement du coude. Elle interpela l'assistant indélicat : « Comment ? Vous n'arrivez pas à décomposer cette formule ? » et me fit un coup d'œil. « Je n'ai pas appris ces accents, c'est nouveau pour moi » dit-il. L'autre assistante ajouta: « Il faut être modeste ». Penaud il baissa la tête. Quelques jours plus tard il me dit : « N'hésitez pas à me demander un renseignement ». Je lui répondis : « Je vous remercie, les filles m'aident ».

Lorsqu'il était question de congrès à travers le monde, le patron me prenait avec lui. Les garçons me disaient : « C'est à vous de refuser, il n'a pas le droit de vous prendre. Dites-le au patron ! », et je partais à travers le monde avec mon patron : Israël, la Floride, São Paulo, Guadeloupe, Martinique, Guyane...

Le patron et moi avions le même âge. Mon rôle dans les congrès consistait à prendre en photos des tableaux où les savants inscrivaient leurs formules. La nuit j'inscrivais toutes les formules en supprimant les doubles ou les triples, et je les remettais à mon patron au petit déjeuner. En mangeant, il rectifiait supprimait, réduisait, me disait « c'est bien, vous êtes toujours à l'heure, pas comme mes assistants ».

Pour me rendre utile je nettoyais les pipettes que je mettais dans des récipients, genre cocotte-éclair, le

parquet, les tables individuelles, les chiffons, les gants, en ce temps-là on les désinfectait. Le patron me donnait 250,00Fr/H si je travaillais 6 H par semaine. Je pense que ma présence l'apaisait. C'est moi qui le dis. Les assistants percevaient un peu plus de 400,00 Fr., ne travaillaient que trois heures par jour, et le patron plus de douze heures.

Nous étions souvent seuls lui et moi. J'étais son confident : « Vous savez j'ai trouvé une chose qui bouleversera la biologie. Demain nous partons au congrès de Vienne. J'ai hâte de l'exposer avant qu'un autre ne le trouve ». C'était sa hantise. Et nous partons prendre l'avion à Nice sous le regard attristé des assistants. De sa découverte il recevait de l'État des sommes importantes exonérées d'impôts. Par contre disait-il, l'État touchait des milliards en revendant le brevet. Lorsqu'il est décédé d'une crise cardiaque, j'ai pleuré à chaudes larmes, il était si bon avec moi. « Vous m'apportez beaucoup ». Je me suis demandé ce que je pouvais bien lui apporter, moi, l'ignorant !

Pensée pour mon père Jacques MERCIER

Je voudrais avoir une pensée pour mon père. Après le drame qu'il a vécu à l'adolescence et qui a failli l'emporter, mon père avait délibérément choisi la voie de l'optimisme et de la vie. Il s'est battu, a travaillé et vécu avec conscience, en choisissant toujours d'être vrai.

Je me rappellerai toujours tous ces pays d'Europe que nous avons traversé tous les trois, lui n'ayant jamais peur de rien au volant de son camping-car Volkswagen, conduisant sans fatigue pendant des heures, toujours prêt à découvrir un nouveau coin sur Terre. Son humour et sa joie de vivre nous accompagnaient.

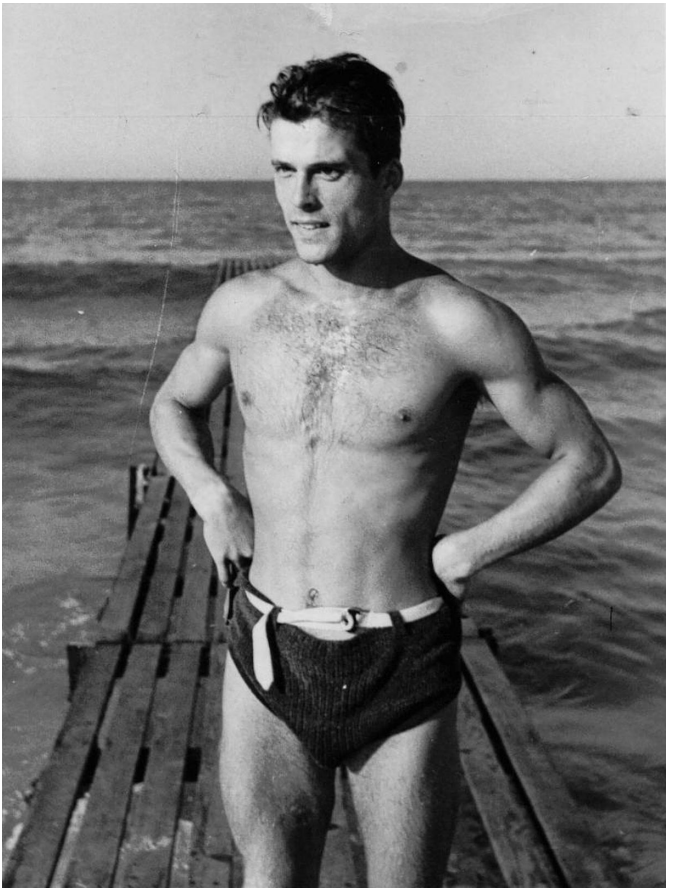
Je me rappellerai aussi tous ces épisodes de Star Trek que nous avons vus ensemble chaque semaine dans les années 70, de ses essais infructueux au Yoga à partir d'un petit livre « Marabout Flash », de son goût pour la découverte et de sa passion pour la lecture. C'est lui qui m'a fait découvrir le yoga et le jeu de Go à partir de quelques articles de la revue Science & Vie.

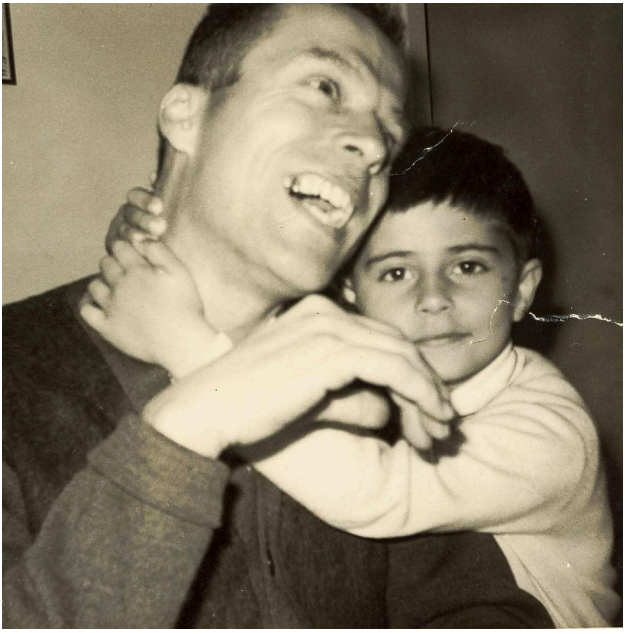
Les longues promenades à Fréjus, que nous avons pris tant de plaisir à faire ensemble ces dernières années, font maintenant partie du passé, mais restent à jamais gravées dans mon cœur.

Au revoir papy ! Merci pour ta présence et ta philosophie de vie. Merci à Simone, toujours près de toi, même dans les temps difficiles. Tu restes toujours vivant en moi.

Dany-Jack MERCIER

Photographies





Valbonne 959

Batna 1962

Trois frères : André, Aristide et Jacques MERCIER

Jacques & Simone

Ce livre, écrit en hommage à mon père Jacques Mercier, donne accès à des fragments d'une vie bien remplie au service de l'enseignement en Algérie.

Guichetier des postes, puisatier, puis enfin cantonnier sur les hauteurs d'Île-Rousse en Corse, Jacques s'est retrouvé sectionnaire à l'École Normale de Bouzareah à Alger en 1948 après avoir passé l'examen du Brevet Élémentaire pour enseigner dans le primaire. On découvrira alors des faits marquants survenus dans ses nombreux postes à Constantine, Collo, Oued-Zénati, Biskra, Philippeville, Colomb-Béchar...

De mon père je retiendrai ses bonnes paroles, ses réflexions sages, sa liberté de pensée, son amour de tout ce qui existe, son grand émerveillement des choses de la vie, son goût pour les livres et les bibliothèques, sa passion pour les sciences, son amour des animaux, sa générosité & son optimisme à toute épreuve.

ISBN 9781712215869